



**HAL**  
open science

“ **Asinus asinum fricat : amitié et échange de bons procédés entre le Bourguignon Jean Girard et le Lyonnais Barthélemy Aneau** ”

Sylvie Laigneau-Fontaine

► **To cite this version:**

Sylvie Laigneau-Fontaine. “ Asinus asinum fricat : amitié et échange de bons procédés entre le Bourguignon Jean Girard et le Lyonnais Barthélemy Aneau ”. *Camenaë*, 2024, 31. halshs-04704200

**HAL Id: halshs-04704200**

**<https://shs.hal.science/halshs-04704200v1>**

Submitted on 20 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sylvie LAIGNEAU-FONTAINE

*ASINUS ASINUM FRICAT :*  
AMITIÉ ET ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS  
ENTRE LE BOURGUIGNON JEAN GIRARD ET  
LE LYONNAIS BARTHÉLEMY ANEAU

Des deux auteurs sur lesquels porte mon article, si l'un est relativement connu, l'autre est un parfait inconnu. Je commencerai donc par quelques brefs éléments de présentation et de contexte. Né à Bourges entre 1505 et 1510, Barthélemy Aneau<sup>1</sup> étudia le droit dans l'université de cette ville et obtint le grade de docteur, avant de partir pour Paris puis de s'installer à Lyon vers 1538 ; il y enseigna la rhétorique au collège de la Trinité<sup>2</sup> dont il fut également le principal, de 1540 à 1551 puis de 1558 à sa mort, tout en travaillant chez divers imprimeurs lyonnais comme Sébastien Gryphe ou Macé Bonhomme et en devenant une figure importante de cet humanisme lyonnais désormais bien documenté<sup>3</sup>, proche en particulier des écrivains du *sodalitium Lugdunense*<sup>4</sup>. Il devait trouver la mort en 1561 dans des circonstances aujourd'hui encore assez peu claires, alors qu'au cours d'une procession un groupe de catholiques s'était introduit dans le collège de la Trinité pour en molester le régent<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Sur Barthélemy Aneau, on consultera en particulier B. Biot, *Barthélemy Aneau, régent de la Renaissance lyonnaise*, Genève, Droz, 1996, la bio-bibliographie dont M.-M. Fontaine accompagne son édition d'*Alector ou le Coq. Histoire fabuleuse*, Genève, Droz, 1996 ainsi que l'excellent mémoire présenté en vue de l'obtention de la maîtrise d'Histoire de l'université de Laval au Québec par A. Champigny, *Entre prudence et fidélité : Barthélemy Aneau et le sodalitium Lugdunense dans la tourmente religieuse (1530-1565)*, sous la direction de Lyse Roy, 2017 (<https://archipel.uqam.ca/9522/1/M14824.pdf>).

<sup>2</sup> Cet établissement avait été fondé en 1519 par les membres de la confrérie de la Trinité pour l'instruction de leurs enfants ; l'administration en fut confiée en 1527 à la ville et le collège devint donc municipal, tout en gardant son nom de Collège de la Trinité. Voir G. de Groër, *Réforme et Contre-Réforme : le Collège de la Trinité au XVI<sup>e</sup> siècle à Lyon*, Paris, Publisud, 1995 et, plus récemment le mémoire de M1 de Marion Bertin, *Le Collège de la Trinité. Histoire d'une bibliothèque et de son cabinet de curiosités*, sous la direction de D. Varry, ENSSIB, 2014 (<https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/64940-le-college-de-la-trinite-histoire-d-une-bibliotheque-et-de-son-cabinet-de-curiosites.pdf>).

<sup>3</sup> Voir la description que donne M. Lazard du « climat lyonnais » (*Louise Labé*, Paris, Fayard, 2004, chap. 1, p. 11-28) ou les « somptuosités lyonnaises » évoquées par M. Huchon (*Louise Labé, une créature de papier*, Genève, Droz, 2006, p. 16). Sur Lyon à la Renaissance, voir *L'Humanisme lyonnais au XVI<sup>e</sup> siècle*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1974 ; *Il Rinascimento a Lione*, a cura di A. Possenti, G. Mistrangelo, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1988 ; J. Boucher, *Lyon et la vie lyonnaise au XVI<sup>e</sup> siècle : textes et documents*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1992 ; *Intellectual Life in Renaissance Lyon*, ed. Ph. Ford and G. Jondorf, Cambridge, Cambridge French Colloquia, 1993 ; *Lyon et l'illustration de la langue française à la Renaissance*, sous la dir. de G. Defaux, Lyon, E.N.S. Éditions, 2003 ; É. Rajchenbach-Teller, « Mais devant tous est le Lyon marchand ». *Construction littéraire d'un milieu éditorial et livres de poésie française à Lyon (1536-1561)*, Genève, Droz, 2016.

<sup>4</sup> Sur le *sodalitium Lugdunense*, un groupe aux contours assez flous et difficiles à déterminer, voir Gilbert Ducher, *Epigrammata libri duo*, Lyon Gryphe, 1538, éd. S. Laigneau-Fontaine et C. Langlois-Pézeret, Paris, Champion, 2015, introduction, p. 33-82.

<sup>5</sup> L'affaire est à ce jour encore peu claire : les hypothèses vont d'un sursaut catholique contre les dérives protestantes qui auraient été celles d'Aneau à un complot des jésuites désirant reprendre la régence du collège de la Trinité (voir A. Champigny, *Entre prudence et fidélité*, p. 19). M.-M. Fontaine affirme que « l'assassinat qui conclut cette vie nous semble purement et simplement ce qu'on nomme aujourd'hui une provocation » (édition d'*Alector*, I, p. CXII).

Jean Girard, lui, n'a pas eu la chance de passer à la postérité et quasiment aucun critique ne s'est jamais intéressé à lui<sup>6</sup> : je l'ai découvert, parmi d'autres, dans le cadre d'un projet que je mène sur les humanistes bourguignons ayant écrit en latin et en grec<sup>7</sup>. D'une dizaine d'années plus jeune que Barthélemy Aneau, Girard est né à Dijon en 1518, dans une famille qui faisait partie de « l'élite de la société bourguignonne, dans le monde judiciaire et dans le monde intellectuel »<sup>8</sup> et a vécu essentiellement dans la petite ville d'Auxonne, à une quarantaine de kilomètres de là ; licencié en droit civil et en droit canon, il fut avocat au barreau de Dijon et lieutenant au bailliage d'Auxonne<sup>9</sup>. Comment le régent du collège de la Trinité, membre important du « champ littéraire » lyonnais<sup>10</sup>, et un modeste bailli d'Auxonne ont-ils pu se rencontrer et devenir amis ? La question est pour l'instant sans réponse assurée : Brigitte Biot, dans sa biographie du « régent lyonnais », ne mentionne même pas Girard<sup>11</sup> ; Antoine Champigny, qui lui consacre un mémoire, juge « intrigant[e] » la connexion entre les deux hommes<sup>12</sup> ; Marie-Madeleine Fontaine, dans les pages qu'elle consacre à la biographie du « malheureux Aneau » dans son édition du roman *Alector ou Le Coq*, parle de « l'amitié très efficace » de Girard envers lui et affirme qu'« Aneau n'a peut-être pas eu d'ami plus fervent que Girard », mais sans préciser les circonstances de cette amitié<sup>13</sup>. Les deux hommes se sont en tous cas, selon toute vraisemblance, rencontrés à Lyon, où Girard comptait beaucoup d'amis<sup>14</sup> et où il publia toutes ses œuvres ; ses liens avec cette ville peuvent s'expliquer par le mariage, en 1545, de l'imprimeur lyonnais Pierre Fradin avec une nommée Catherine Blit, dont Baudrier pense qu'elle est une parente de notre Bourguignon<sup>15</sup> ; M.-M. Fontaine suggère que c'est par Girard qu'Aneau fut amené à publier chez Fradin<sup>16</sup>. Quoi qu'il en soit, les « seuils » des œuvres de l'un et de l'autre témoignent de l'intensité réelle de leur amitié.

Leur rencontre est peut-être postérieure à 1550. En tous cas, dans la première œuvre de Girard, publiée à Lyon chez Payen cette année-là<sup>17</sup>, Barthélemy Aneau n'apparaît pas. Il s'agit d'une curieuse épopée miniature dont la signification est difficile à percevoir : intitulée *Nouvelle métamorphose des neuf Sœurs*<sup>18</sup>, elle raconte comment les Muses auraient émigré en

<sup>6</sup> On ne relève qu'un article déjà ancien du juriste P. Perrenet, « Un professeur de droit dijonnais aux XVI<sup>e</sup> siècle : Jean Girard », *Société pour l'Histoire du Droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands*, t. 6, 1939, p. 195-202 et celui, beaucoup plus récent, de J. Nassichuk, « Vie et destin de l'inspiration poétique à Auxonne, ou la *Nova novem sororum Metamorphosis* de Jean Girard (Lyon, 1550) », dans *Inqualifiables fureurs. Poétique des invocations inspirées aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, sous la dir. d'A.-P. Pouey-Mounou, Paris, Garnier, 2019, p. 149-170.

<sup>7</sup> Projet *Burgundia Humanistica*, soutenu par le Conseil Régional de Bourgogne Franche-Comté : <https://cursus-publicus-burgundionum.sd.ac-dijon.fr/2021/10/23/burgundia-humanistica-un-appel-aux-bonnes-volontes-de-la-part-de-sylvie-laigneau-fontaine-professeure-de-latin-a-luniversite-de-bourgogne/>.

<sup>8</sup> P. Perrenet, « Un professeur de droit dijonnais », p. 197.

<sup>9</sup> Il se présente dans ses œuvres comme *Ioannis Girardus Divionensis, Assonae Sequanorum dicasta* (du grec δικαστής : « juge ») ou *propraetor*. Pour un aperçu de la vie et de la production poétique de Jean Girard, voir S. Laigneau-Fontaine, « Le projet *Burgundia Humanistica* : l'exemple de Jean Girard d'Auxonne », à paraître dans les actes du 18<sup>e</sup> congrès de l'IANLS (Association of Neo-Latin Studies), Louvain, 2022.

<sup>10</sup> J'emprunte ce terme à É. Rajchenbach-Teller, « *Mais devant tous est le Lyon marchand* », p. 195-196, qui le préfère à celui d'« école poétique lyonnaise ».

<sup>11</sup> B. Biot, *Barthélemy Aneau, régent de la Renaissance lyonnaise*.

<sup>12</sup> A. Champigny, *Entre prudence et fidélité*, p. 16.

<sup>13</sup> M.-M. Fontaine, édition d'*Alector*, I, p. CIX et II, p. 886.

<sup>14</sup> Sur ses liens avec le *sodalitium Lugdunense*, voir S. Laigneau-Fontaine, « Le projet *Burgundia Humanistica* ».

<sup>15</sup> Baudrier mentionne l'acte de mariage de Fradin avec la « fille de feu Jacques Blit, marchand citoyen de Lyon, et de dame Catherine Girard, sa relaissée » (*Bibliographie lyonnaise*, onzième série, Paris, réimpr. exacte de l'édition originale, F. De Nobele, 1964, p. 140).

<sup>16</sup> Edition d'*Alector*, II, p. 917 : « Jean Girard, dont Fradin a épousé la sœur, semble avoir été l'intermédiaire entre les deux hommes ».

<sup>17</sup> Baudrier note que Fradin n'imprime à son compte qu'à partir de 1558, ce qui explique que jusque-là, Girard publie chez d'autres imprimeurs (*Bibliographie lyonnaise*, p. 139).

<sup>18</sup> J. Girard, *Nova novem sororum metamorphosis* (désormais *Metam.*), Lyon, Payen, 1550.

France (plus précisément à Auxonne, signe évident de la *translatio studii* jusqu'en Bourgogne) et y auraient été métamorphosés en rochers par Midas, désireux de se venger de l'affront que lui avait fait subir Apollon en le dotant d'oreilles d'âne. Le volume s'ouvre sur deux épigrammes liminaires adressées au lecteur : la première, sur la page de titre même, l'encourage à lire « cet ouvrage qui contient des choses savantes »<sup>19</sup> ; selon Raphaëlle Mouren, « à de rares exceptions près, la page de titre appartient à l'imprimeur-libraire »<sup>20</sup> et c'est donc sans doute Payen qui a jugé bon de placer là cette première épigramme. Dans la seconde, de façon assez surprenante dans la mesure où ce genre de pièces usent le plus souvent des ressorts de la *captatio benevolentiae*<sup>21</sup>, Girard affirme que les louanges ou les critiques que pourraient susciter son œuvre l'indiffèrent car il lui suffit d'en être lui-même satisfait<sup>22</sup>.

Ces deux épigrammes liminaires sont suivies par une épître dédicatoire adressée « À Hugues Girard, chanoine de Langres, son cousin et meilleur ami »<sup>23</sup> qui assume les fonctions habituelles des préfaces auctoriales selon Genette, supposées répondre aux deux questions que peut se poser un éventuel lecteur, « pourquoi lire cet ouvrage ? » et « comment *bien* le lire ? », c'est-à-dire « comment le comprendre ? »<sup>24</sup>. À la première question, Girard répond d'une façon une fois encore étonnante : alors que les auteurs font généralement assaut de modestie<sup>25</sup>, lui insiste sur les qualités de son poème<sup>26</sup>. Pour la seconde question, il précise qu'il faut lire dans son *epyllion*, « sous le voile de la fiction » et « parmi bien d'autres choses », le récit de l'élévation et l'abaissement de sa famille ainsi que les origines d'Auxonne, encore inconnues de la plupart des habitants<sup>27</sup>.

Que montre cette épître dédicatoire ? Le choix de ce dédicataire prouve d'abord sans doute que Girard n'est à cette époque intégré à aucun cercle intellectuel et qu'il manque de ce que l'on appellerait aujourd'hui des « relations » : les pièces dédicatoires sont en effet souvent le lieu où, comme le dit Isabelle Diu, « s'exercent des stratégies au sein de la République des Lettres »<sup>28</sup>, dont la plus fréquente est de dédier son œuvre à une personnalité connue avec laquelle on « affiche une relation, intellectuelle ou privée, réelle ou symbolique [qui] est toujours au service de l'œuvre, comme argument de valorisation »<sup>29</sup>. Il est peu probable que la personnalité d'un chanoine de Langres ait apporté quelque publicité que ce

<sup>19</sup> *Id.*, *Ibid.*, page de titre, v. 4 : *Perlege qui docta continet huncce librum.*

<sup>20</sup> R. Mouren, « Stratégies auctoriales et éditoriales de dédicaces. Éditions latines et grecques au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Pratiques latines de la dédicace. Permanence et mutations, de l'Antiquité à la Renaissance*, sous la dir. de J.-Cl. Juhle, Paris, Garnier, 2014, p. 561-578 (p. 561).

<sup>21</sup> Voir par exemple G. Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p. 201.

<sup>22</sup> Girard, *Metam.*, fol. a i v<sup>o</sup> : *Dum uiuo (Lector) te nihil / Tuumue iudicium facit / Libellus hic, Libellus hic / [...] in quo plurimum / Si solus oblector, sat est* (v. 3-8).

<sup>23</sup> *Id.*, *Ibid.*, fol. a ii r<sup>o</sup> : *D<omino> Hugoni Girardo, Lingonensi Canonico, Patruelis et amico praecipuo.*

<sup>24</sup> G. Genette, *Seuils*, p. 200 : « La préface auctoriale assumptive originale [...] a pour fonction cardinale d'*assurer au texte une bonne lecture* », formule qui peut se laisser « analyser en deux actions » : « *obtenir une lecture* et *obtenir que cette lecture soit bonne* » (les italiques sont de l'auteur).

<sup>25</sup> Genette affirme que « le mot talent [y] est tabou » et parle du topos de l'« insuffisance [du] *traitement* » (*Seuils*, p. 201, italiques de l'auteur). Th. Penguilly évoque quant à lui un « *ethos* d'humilité et de modestie » généralement sensible dans ce genre de pièces (« Allégeances politique et stratégies polémiques dans les épîtres dédicatoires d'Alciat », dans *Pratiques latines de la dédicace*, p. 477-501 [p. 479]).

<sup>26</sup> Girard, *Metam.*, fol. a ii r-v : *novitas, gratia, inuentionis comitas, poetica castimonia.*

<sup>27</sup> *Id.*, *Ibid.* : *Praeter alia plurima nostram familiam eiusque praesertim incrementum et decrementum sub integumento depinximus, Asonae nostrae nondum nostris cognitam originem calamo leui attingimus.*

<sup>28</sup> I. Diu, « Enjeux de pouvoir dans la République des Lettres. Préfaces et dédicaces d'Érasme pour ses éditions d'œuvres classiques et patristiques », dans *Le Pouvoir des livres*, sous la dir. de D. de Courcelles, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 1998, p. 65-76 et <https://books.openedition.org/enc/1023?lang=fr>.

<sup>29</sup> G. Genette, *Seuils*, p. 138.

soit à la *Metamorphosis*. C'est donc d'un dédicataire purement privé qu'il s'agit<sup>30</sup> et Girard souligne la complicité qui l'unit à son cousin et ami : bien des gens, dit-il, se perdront en suppositions sur les intentions profondes qui ont présidé à la rédaction de son poème, mais Hugues, lui, saura comprendre l'implicite et, « comme un autre [lui]-même », percevra d'emblée le sens de cette métamorphose des Muses<sup>31</sup> – ce dont nous sommes, nous, bien incapables.

Deux ans après la *Métamorphose des neuf sœurs*, Girard publie, toujours à Lyon mais chez Macé Bonhomme, un recueil d'épigrammes intitulé *Stichostratia* (du grec du grec στιχος, « ligne [de soldats] » et στρατια, « armée, expédition militaire »)<sup>32</sup>, dans lequel Aneau apparaît à plusieurs reprises. La *Stichostratia* s'ouvre sur une épître de l'auteur à « [s]a prompte et honnête Volonté » ; cette manière de s'adresser à une entité personnifiée au début d'un ouvrage n'est pas très courante, mais elle donne le ton de toute la lettre, dans laquelle Girard affirme sa ferme volonté de contrer les attaques de l'*Invidia* (au sens d'envie malveillante et injustifiée). Si l'*invidia* est un motif de plaintes assez habituel chez les humanistes<sup>33</sup>, elle sert ici à expliquer l'accueil assez frais que Girard semble avoir reçu pour sa *Metamorphosis* – et c'est là qu'intervient Barthélemy Aneau qui se charge d'expliquer l'insuccès du poème. Placée après l'épître liminaire, une *Apologesis* affirme en effet que la faute en revient à Payen qui, *corruptor* plutôt que *corrector*, a fait sortir de ses presses une version de l'œuvre de son ami mutilée et méconnaissable :

*Qualem si vidisset,  
Deiphobum Priamus lacerum crudeliter ora,  
Ora manusque ambas populataque tempora raptis  
Auribus et truncas inbonesto vulnere nates*<sup>34</sup>.

C'est comme si Priam  
avait vu Déiphobe le visage cruellement mutilé,  
le visage et les deux mains, les tempes ravagées, les oreilles  
arrachées, les narines coupées laissant une horrible plaie.

On reconnaît là, à peine modifiés, des vers tirés du chant VI de l'*Énéide*<sup>35</sup>, intertexte épique qui grandit aux dimensions du mythe la souffrance de Girard et l'injustice dont il a été victime. Comme de nombreux exemplaires corrompus circulaient, poursuit Aneau, l'auteur ne pouvait rien faire d'autre qu'écrire un nouveau recueil, dont la qualité prouve que les fautes relevées dans l'œuvre précédente n'étaient les siennes<sup>36</sup>. Non content de son *Apologesis*, le

<sup>30</sup> *Id., Ibid.*, p. 134 : « J'entends par dédicataire privé une personne, connue ou non du public, à qui une œuvre est dédiée au nom d'une relation personnelle : amicale, familiale ou autre ».

<sup>31</sup> Girard, *Metam.*, fol. a ii v<sup>o</sup> : *Multi (nihil dubito) multa in multis multimode commentabuntur. Sed ego non magnopere laboro, quando scio te meum in ea re sensum primum et integrum, ut me alterum, solide solum percepturum.* Le lecteur actuel, lui, regrette ne pas posséder avec Girard la même connivence que son cousin, car il peine à déterminer le rapport qui peut bien exister entre cette histoire de Muses et la famille Girard ou les origines d'Auxonne.

<sup>32</sup> J. Girard, *Stichostratia*, Lyon, Macé Bonhomme, 1552.

<sup>33</sup> Voir le numéro de la revue *Seizième siècle* consacré à l'*invidia litteratorum*, sous la direction d'A. Rolet (*Seizième siècle*, n° 17, 2020).

<sup>34</sup> Girard, *Stichostratia*, B. *Anuli pro Io. Girardi Delphino apologesis*, fol. a ii r<sup>o</sup>.

<sup>35</sup> Virgile, *Aen.*, VI, 494-497 : *Atque hic Priamiden laniatum corpore toto / Deiphobum vidit et lacerum crudeliter ora, / ora manusque ambas, populataque tempora raptis / auribus et truncas inbonesto vulnere naris.* Virgile décrit ce que voit Énée aux Enfers ; Aneau a remplacé *Priamiden* par *Priamus* dont il a fait le sujet de son *vidisset*, soit parce qu'il cite de mémoire, soit plutôt pour placer Girard et Priam dans la même situation : celui-ci contemple, désespéré, son fils ; celui-là son livre premier-né.

<sup>36</sup> Girard, *Stichostratia*, B. *Anuli pro Io. Girardi Delphino apologesis*, fol. a ii v<sup>o</sup> : *Instructa nouorum carminum acie, per centurias quinque ordinata, quorum integritas et elegantia luxatos fuisse priores uersus arguat.*

Lyonnais donne ensuite un *Ogdoastichon* (poème en huit vers) qui reprend les mêmes procédés : il y compare les tourments infligés par l'*Invidia* au supplice du taureau de Phalaris et l'*Invidia* elle-même à l'Hydre de Lerne, puis annonce au lecteur que Girard s'apprête à défendre son « noble nom »<sup>37</sup>.

Dans son analyse des épîtres dédicatoires d'Alciat, Thomas Penguilly indique que le dédicataire est souvent « formellement associé aux combats de l'auteur », car il est présenté comme un « bouclier » ou un « rempart »<sup>38</sup> ; Genette, pour sa part affirme que les préfaces allographes ont, par leur seule présence, une fonction de caution ou de recommandation, et précise que « cette caution est généralement, pour une préface originale, apportée par un écrivain plus consacré »<sup>39</sup>. Tel est bien le rôle que, dans ces deux pièces liminaires, Aneau s'attribue, et s'attribue spontanément, puisqu'il n'est pas le dédicataire de la *Stichostratia* : écrivain reconnu, bien inséré dans le cercle des intellectuels lyonnais, il met sa stature au service de la défense de son ami, en même temps qu'il incite les lecteurs éventuels à acheter la nouvelle œuvre, de la qualité de laquelle il se porte garant. De son côté, Girard lui rend hommage dans deux épigrammes du recueil – c'est le moins qu'il pouvait faire ! Comme c'est souvent le cas dans le genre épigrammatique, il y joue sur l'onomastique : dans la pièce IV, 89, Aneau devient un « anneau » fabriqué pour lui par Dieu afin qu'il orne toujours son doigt<sup>40</sup> ; dans la pièce V, 89, tel Catulle à la recherche de son ami Camerinus dans le *carmen* 55, il cherche partout son *Anulum* et la Muse l'oriente vers Lyon, cité lui donnera cet anneau :

*Ornare qui tuas manus,  
Ornare qui te denique  
Totum queat*<sup>41</sup>.

Pour qu'il puisse orner  
tes mains, pour qu'il puisse  
enfin t'orner toi tout entier.

Sans doute le motif de l'ornement est-il lié au pseudonyme choisi par Barthélemy<sup>42</sup>, mais on peut aussi lire dans ces vers une forme de reconnaissance de la part de Girard de ce qu'il doit à son ami. C'est en effet peut-être à Aneau qu'il doit d'avoir rencontré les membres du *sodalitium Lugdunense*<sup>43</sup> et d'avoir changé d'imprimeur : la *Stichostratia* est en effet publiée chez

<sup>37</sup> *Id., Ibid., Eiusdem Ogdoastichon in pedestres Io. Girardi centurias : Invidia Siculi non inuenere tyranni / Tormentum manus multiplici ore fera, / Cui si praecidas caput unum, mox orientur / Ex irritato uulnere sex alia. / Contra hanc excetran gerit ardua bella Girardus / Quinque tuens nomen nobile Centuriis / Per numeros aciem in mediam nunc ire pedestres / Ordine quas, Lector, progrediente uides.*

<sup>38</sup> Th. Penguilly, « Allégeances politique et stratégies polémiques », p. 484.

<sup>39</sup> G. Genette, *Seuils*, p. 271.

<sup>40</sup> J. Girard, *Stichostratia*, fol O iii r<sup>o</sup> : *Est quidam pulcher gemma, pulcherrimus auro / Amabilis multum Anulus : / Quem magnus fecit Faber et mihi donat Amicus, / Faber Deus, amicus Deus. / Ille meos digitos numquam non Anulus ornat* (v. 1-5).

<sup>41</sup> *Id., Ibid.*, fol. XXX, v. 11-15.

<sup>42</sup> M.-M. Fontaine, « Barthélemy Aneau entre deux villes : fidélités à sa ville d'origine et responsabilités », dans *Bourges à la Renaissance, hommes de lettres, hommes de loi*, sous la dir. de St. Georget, Paris, Klincksieck, 2011, p. 437-470 : « Barthélemy n'a pris des surnoms latins successifs (*Anneius* et *Anulus*) qu'à partir des années 1537-1538, lorsqu'il devient régent, avec une préférence progressive pour *Anulus* en raison de son riche symbolisme ; il l'a traduit et adopté sous la forme "Aneau", au point de laisser ce patronyme à son fils Léonard » (p. 438).

<sup>43</sup> C'est de Nicolas Bourbon que Girard semble avoir été le plus proche : voir par exemple l'épigramme V, 10 de la *Stichostratia*, qui lui est adressée : *Nullibi terrarum quam ubi tu sis uiuere possem / Cum suauius, tum gratius* (v. 9-10). Sur cet aspect, voir S. Laigneau-Fontaine, « Le projet *Burgundia Humanistica* ».

Macé Bonhomme, chez lequel Aneau avait publié plusieurs œuvres<sup>44</sup>, et elle est ornée d'une gravure qui représente l'*Invidia* sous les traits d'une hydre comme dans l'*Ogdoasticon*<sup>45</sup>, gravure dans laquelle les spécialistes ont reconnu la main de Pierre Eskrich<sup>46</sup> qui a fourni les illustrations de la *Picta Poesis* d'Aneau, publiée la même année.

Deux ans plus tard, c'est au tour d'Aneau de mentionner Girard, dans sa *Jurisprudentia* (1554). Cette œuvre composite est long poème latin avec un peu de grec, agrémenté de vignettes, qui entend retracer l'histoire de la jurisprudence et de l'enseignement du droit dans les universités ; elle est dédiée à « Marguerite de France, duchesse du Berry, fille du roi François I<sup>er</sup> et sœur du roi Henri II »<sup>47</sup>, dédicace « classique » à un personnage puissant dont on cherche la protection ; le choix de la duchesse du Berry s'explique par le fait que la *Jurisprudentia*, publiée à Lyon au Sagittaire<sup>48</sup>, a été rédigée alors qu'Aneau s'était établi, entre 1552 et 1554, à Bourges. Brigitte Biot voit même dans cette œuvre, en partie au moins, un « texte courtisan », destiné à soutenir une éventuelle candidature à une chaire de droit à l'Université de la ville<sup>49</sup> ; Romain Menini fait remarquer à juste titre que c'est peu probable, car « s'il était frotté de droit, les diplômes lui manquaient » et ajoute « peut-être rêvait-il de se voir confier la direction d'un collège, comme à la Trinité de Lyon ; peut-être envisagea-t-il de poursuivre à Bourges son activité éditoriale et ses travaux d'atelier »<sup>50</sup>. Quoi qu'il en soit, il était capital pour Aneau de rechercher des appuis et de montrer qu'il entretenait des relations avec des personnalités importantes de la ville. De fait, l'ouvrage se termine par des épigrammes rendant hommage à quatre illustres docteurs en droit et professeurs de l'Université de Bourges, François Douaren, François Baudouin, Hugues Doneau et François Bouguier<sup>51</sup>. Mais après ces éloges de personnalités berrichonnes, figure une pièce de dix distiques élégiaques *Ad ornatissimum virum. D<ominum> Io<annem> Girardum, Assonae Sequanorum Dicasten*, qui ne peut guère s'expliquer autrement que par un sincère tribut

<sup>44</sup> Par exemple, les *Emblèmes d'Alciat de nouveau translatez en françois vers*, 1549 et 1550 ; *Picta poesis et Imagination poétique*, 1552. On trouvera la liste de tous les ouvrages d'Aneau publiés chez Macé Bonhomme dans le mémoire de Master d'Émeline Huguet (ENSSIB, sous la direction de R. Mouren), 2013 (<https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/64689-mace-bonhomme-un-imprimeur-lyonnais-du-xvie-siecle.pdf>). On note que la *Stichostratia* de Girard a été oubliée dans le « Répertoire bibliographique des livres imprimés par Macé Bonhomme » (annexe 1, p. 58-177), preuve de l'oubli total dans lequel est tombé le Bourguignon.

<sup>45</sup> On trouvera cette gravure à la fin de cette communication.

<sup>46</sup> Pierre Eskrich (Pierre Cruche ou Vase) est un graveur né à Paris dans une famille d'origine allemande, installé à Lyon vers 1548 (voir V. Selbach, « Artisan ou artiste ? La carrière de Pierre Eskrich, brodeur, peintre et graveur dans les milieux humanistes de Lyon et Genève (ca 1550-1580) », *Le Calvinisme et les arts*, numéro spécial 1, 2011, p. 37-55 et <https://journals.openedition.org/chretiensocietes/2726?lang=en>). Pour l'attribution des gravures de la *Stichostratia* à Eskrich, voir D. Courvoisier, dans une expertise pour la librairie Giraud-Badin à Paris (<https://www.bibliore.com/cat-vent-drouot3-12-04.htm>).

<sup>47</sup> B. Aneau, *Jurisprudentia a primo et diuino suo ortu ad nobilem BITVRIGVM Academiam deducta*, Lyon, Au Sagittaire, 1554 : *Ad serenissimam Biturigum ducem, Dom. Margeritam a Francia, Francisc. quondam Francorum Regis filiam et inuictissimi Regis HENRICI Sororem* (p. 3).

<sup>48</sup> D'après M.-M. Fontaine, Aneau a tenté en 1554, à son retour à Lyon, de s'installer comme libraire, sous l'égide de la Compagnie des Libraires de Lyon, avec la marque du Sagittaire, qui est donc sa propre marque de libraire (édition d'*Alector*, I, p. CX).

<sup>49</sup> B. Biot, *Barthélemy Aneau, régent de la Renaissance lyonnaise*, p. 353 et 529.

<sup>50</sup> R. Menini, « La duchesse, le professeur et la faculté : Marguerite de France, Barthélemy Aneau et l'université de Bourges », à paraître dans les actes du colloque *Les Femmes dans les réseaux urbains de l'humanisme*, org. par C. Trotot, N. Dufournaud et V. Giacomotto-Charra, Bordeaux, 29 juin-1<sup>er</sup> juillet 2022. Merci à R. Menini pour m'avoir fait parvenir son article avant publication.

<sup>51</sup> Aneau, *Jurisprudentia*, p. 61-65 : *Ad clarissimum legum doctorem D. Franciscum Duarenul, primum auarici Biturigum Iuris Ciuilis interpretem ; De D. Francisco Balduino, legum doctore celeberrimo ; De D. Hugone Donello, facundo Iuris interprete ; De D. Nicolao Bugerio, Biturige legum professore*. Sur ces juristes, voir par exemple le *Dictionnaire historique des juristes français (XII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, sous la dir. de P. Arabeyre, J.-L. Halpérin et J. Krynen, Paris, PUF, 2015.



d'amitié. Aneau justifie ce postliminaire par la qualité de juriste du Bourguignon<sup>52</sup> mais, surtout, évoque avec émotion les sentiments qui le lient à son *amicus optimus*<sup>53</sup> : quoi qu'il fasse, dit-il, Girard est toujours dans ses pensées, au point que leurs âmes semblent vagabonder d'un corps à l'autre<sup>54</sup> ; aussi, en attendant d'aller le voir, lui adresse-t-il son ouvrage pour qu'il le lise, comme un témoignage de leur amitié réciproque : *Atque hoc Mnemosynon nos ut testetur amicos* ; ce vers est l'hexamètre du dernier distique (place évidemment importante) et l'emploi du terme rare *mnemosynon* rappelle celui qu'en fait Catulle, l'un des poètes latins qui a chanté l'amitié avec le plus de ferveur<sup>55</sup>. On retrouve dans cette pièce l'implicite qui règne dans les échanges entre deux personnes très proches : Girard, dit Aneau, mérite bien qu'il pense sans cesse à lui, en raison de « son amitié, dont témoignent ses bons offices envers lui »<sup>56</sup> – quels sont ces bons offices ? Quels services a pu rendre Girard à Aneau ? L'a-t-il défendu, alors que ce dernier, à Lyon, était en proie à divers problèmes qui expliquent son départ pour Bourges ?<sup>57</sup> On ne sait, mais l'auteur de la *Jurisprudencia* témoigne ici de sa reconnaissance.

En 1558, Jean Girard change de nouveau d'imprimeur et publie chez Fradin les *Poemata*, un volume contenant une version corrigée de la *Metamorphosis*, la *Stichostratia* (toutes deux accompagnées des mêmes paratextes qu'en 1550 et 1552<sup>58</sup>) et une série de *Carmina*, rangés en six livres et, classés par genres littéraires (odes, épodes, élégies, poèmes héroïques, dialogues et *quisquiliae*, i.e. « déchets, rebuts »). Aneau infatigable défenseur, donne après la *Metamorphosis* une épigramme postliminaire qui ne figurait pas dans la version de 1550. Il y souligne cette fois combien le poème de son ami mérite d'être lu, rappelle brièvement son sujet<sup>59</sup> et souligne ses qualités stylistiques :

*Hic Delphinus, hic est quo per mare uectus Arion  
Fluctibus in mediis Orbion insonuit :  
Alter Ioannes est ipse Girardus Orion,  
Qui iuuenis haec cecinit carmina prima cheli* (v. 3-6).

<sup>52</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 66 : *Quandoquidem Iuris studiosus es et usque fuisti, / Iuris Iuridoco mittimus Historiam* (v. 16-17).

<sup>53</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 65 : il s'adresse à lui en l'appelant *amice / optime* (v. 1-2).

<sup>54</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 65-66 : *Ergo quibus redides, longe etsi dissitus oris, / Te tamen in mentem saepe reduco meam, / Saepius occurris, quia (credo) tu quoque nostri / Es memor, atque nimis noster utrinque uagis / Itque reditque uices, ut Clazomenus extra / Corpis abuisse suum diciotur Hermotimus* (v. 5-10). Sur Hermotime de Clazomènes, voir par exemple Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*, VIII, 1 (Pythagore), qui explique que, d'après Héraclide du Pont, Pythagore affirmait que l'âme d'Éthalide, fils d'Hermès, était passée dans le corps d'Euphorbe, puis dans celui d'Hermitime, puis celui du pêcheur Pyrrhos et enfin dans le sien.

<sup>55</sup> Catulle, 12, poème dans lequel il s'en prend à Asinus le Marrucin, qui lui a dérobé aux thermes un mouchoir, qu'il qualifie de *menmosynum mei sodalis* (v. 13). Sur la ferveur de l'amitié catullienne, voir par exemple I. K. Horvath, « *Amor und Amicitia bei Catull. Amor – Amicitia – Adulterium* », *Acta Litteraria Academiae Scientiae Hungaricae*, 1957, p. 170-187.

<sup>56</sup> Aneau, *Jurisprudencia*, p. 65 : *Namque tua officii in me spectate meretur / Hoc, etiam multo maius, amicitia.*

<sup>57</sup> Sur les raisons du départ d'Aneau pour Bourges, voir M.-M. Fontaine selon qui qu'Aneau « était obligé de quitter Lyon pour Bourges » et évoque des difficultés financières alors que son épouse attendait leur premier enfant, mais aussi des « imprudences » avec la publication du *Quintil Horatian* contre Joachim du Bellay et Charles Fontaine et diverses difficultés au collège de la Trinité en raison des « avis partagés des consuls lyonnais qui le commanditaient » (« Barthélemy Aneau entre deux villes », p. 442). Sur ce sujet, voir aussi, de la même autrice, « Barthélemy Aneau et la *Juris Prudentia* », dans *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*, dir. J. Dupèbe, F. Giacone, E. Naya et A.-P. Pouey-Mounou, Genève, Droz, 2008, p. 1001-1012.

<sup>58</sup> Sauf les gravures de la *Stichostratia*, qui devaient appartenir à Macé Bonhomme et sont remplacées par une illustration beaucoup plus simple, dont je n'ai pas encore réussi à déterminer l'auteur.

<sup>59</sup> Girard, *Poemata*, Lyon, Fradin, 1558, p. 21 : *Jure philanthropôn meruit Delphinus amari / Si modo quisquis amat dignus amore uenit. [...] Dum patrios casus ficta sub imagine steret, / Bellorum et Musas obriguisset metu* (v. 12 et 7-8). Ce dernier vers constitue-t-il une clé de lecture ? Midas n'est-il que la personnification de la peur de la guerre ? C'est à vrai dire un peu étrange.



Le voici, le voici, ce Dauphin par lequel Arion a été transporté sur la mer  
Tandis qu'au milieu des flots, il a chanté sur le mode aigu :  
Jean Girard pour sa part est un autre Orion : voici les premiers vers  
Que, dans sa jeunesse, il a chantés sur sa lyre.

Cette curieuse comparaison vient de ce que, dès la lettre à son cousin en 1550, Girard a appelé la *Métamorphose* son *Delphinus*, au motif qu'il s'agissait de son poème « premier-né »<sup>60</sup>. Aneau reprend ici le motif qui lui permet de tracer un parallèle élogieux – quoiqu'un peu excessif – entre Girard et ce musicien mi-historique, mi-légitime qui passe pour avoir inventé le dithyrambe<sup>61</sup>.

De son côté, Girard reprend dans la nouvelle édition de la *Stichostratia* les deux pièces consacrées à Aneau<sup>62</sup>. Il lui dédie aussi la toute première ode, dans une pièce à vrai dire un peu étonnante – elle commence par des remontrances à son ami qui se laisse envahir par le désespoir :

*Si praeposterus ordo inualet omnium  
Rerum*<sup>63</sup>, *si mala nos tempora deterunt,  
Cur te sollicitas his quaerimoniis  
Et plectrum et citharam abiicis ?* (v. 1-4)

Si c'est un ordre des choses aberrant qui prévaut,  
Si une époque terrible nous épuise,  
Pourquoi te tourmentes-tu de tes plaintes  
Et pourquoi abandonnes-tu ton plectre et ta cithare ?

Girard entreprend de démontrer à Aneau qu'il s'agit de la volonté divine, devant laquelle les hommes ne peuvent que s'incliner en attendant la vie éternelle<sup>64</sup> et, imitant les mots de Sénèque à Lucilius, le morigène : *Spera ergo, Anule mi : tibi reddito*<sup>65</sup>. Sans doute accomplit-il ici un devoir d'amitié, qui consiste à tenter de sortir un ami de ce que nous appellerions une dépression. Mais la fin de la pièce est surprenante ; Girard y cherche une nouvelle raison pour laquelle Aneau peut retrouver un peu de joie de vivre et ajoute :

*Deixi Inuidiam : uiuere scilicet  
Et laetari adeo lubet !* (v. 11-12).

J'ai vaincu l'Envie : évidemment  
il me plaît de vivre et de me réjouir !

<sup>60</sup> Cette curieuse appellation a trompé M.-M. Fontaine qui écrit dans son édition d'*Alector* (II, p. 886), à propos de cette pièce d'Aneau : « Jean Girard est d'Auxonne, et la qualification de "Dauphinois" qu'Aneau lui accorde ici est particulièrement étendue ».

<sup>61</sup> Sur l'histoire d'Arion de Méthymne, voir par exemple Pline, *Histoire naturelle*, IX, 8 ou Lucien, *Dialogues marins*, 8 (Neptune et le dauphin).

<sup>62</sup> La première est à la même place : IV, 89 ; la seconde a été déplacée (elle est la 98<sup>e</sup> pièce de la cinquième centurie et non plus la 89<sup>e</sup>) mais il n'y a pas d'autre changement.

<sup>63</sup> Ce vers est emprunté à Nicolas Bourbon (*Nugarum libri octo*, I, 129, 5 : *Vnde hic inualet rerum praeposterus ordo ?*), comme c'est assez fréquemment le cas de la part de Girard, qu'il s'agisse de larcins ou d'hommage.

<sup>64</sup> Girard, *Poemata*, fol. A a iii r<sup>o</sup> (chaque partie du recueil de 1558, *Metamorphosis*, *Stichostratia* et *Poemata* est dotée d'une pagination propre) : *Si uisum Superis, sic lubitum Iouis [...]* *Deinde quandoque temporum / Caelestes erimus Dii* (v. 5 et 7-8).

<sup>65</sup> *Id.*, *Ibid.*, v. 9. Cf. Sénèque, *Ad Luc.*, I, 1 : *Ita fac, mi Lucili : uindica te tibi.*

Il s'agit certes là d'une curieuse façon de réconforter un ami désespéré, que de se vanter de ses propres réussites ! Le malaise s'accroît avec la seconde pièce adressée à Aneau dans les *Poemata* :

*Si mihi non sis doctusque bonusque Poeta,  
Somni sunt caeli, somnia sunt super<sup>66</sup>.*

Si tu n'es pas à mes yeux un poète savant et talentueux,  
Les dieux ne sont qu'un songe, les dieux aussi.

L'épigramme ressemble à une protestation, comme si Aneau avait douté du jugement que Girard portait sur lui et que celui-ci s'était senti contraint de le rassurer. Mais son éloge est minimal et ces vers figurent dans les *Rebuts*, une place dont on peut juger qu'elle n'est guère honorifique.

Pourtant, à la fin des *Carmina*, c'est encore à Aneau que Girard rend hommage, dans une pièce intitulée *Ad Lectorem, in gratiam Bar<telomei> Anuli* et rédigée en hendécasyllabes phalécien, le vers fétiche de Catulle :

*Inter quisquillas domus superbae,  
Lector, saepius inuenire possis  
Gemmas et preciosulos lapillos.  
Hae sunt quisquillae omnium meorum  
In Musa laeta et leui poesi  
(Si vis me et mea scire) scriniorum.  
Tandem hic, qui digitis mihi uidenti  
Dextrorsum excidit, undique atque multum,  
Instar syderis, Anulus relucet<sup>67</sup>.*

Dans les rebuts d'une superbe demeure,  
Lecteur, on peut bien souvent trouver  
Des gemmes et des pierres précieuses.  
Voici les rebuts de tous mes coffrets  
En poésie légère de langue latine  
(Si tu veux tout savoir de moi et de mes œuvres).  
C'est là enfin que, glissant des doigts de ma main droite  
Sous mes regards, partout et puissamment,  
Telle une étoile, brille Aneau.

Reprenant une fois encore la métaphore habituelle Aneau / anneau, le Bourguignon y justifie *a posteriori* et avec humour la place de l'éloge de son ami dans ses *Rebuts* et cite son nom dans son tout dernier vers, en une forme d'ultime hommage.

Quant à Aneau, à la dernière page des *Poemata*, il donne encore un postliminaire en distiques élégiaques. Il commence par remarquer que Girard n'aime pas partager ses vers avec autrui, mais que leur affection mutuelle autorise l'exception<sup>68</sup> (de fait, contrairement à

<sup>66</sup> *Id., Ibid.*, fol. D d iii v<sup>o</sup>.

<sup>67</sup> *Id., Ibid.*, fol. D d iiiii r<sup>o</sup>.

<sup>68</sup> *Id., Ibid.*, fol. D d v r<sup>o</sup> : B. *Anuli ad D. Io. Girardi apud Assonam Dicastae centuriatum poema. Parergon (en grec)* : *Nescius haud ego sum quam animo patiaris iniquo / Misceri scriptis scripta aliena tuis. / Sed quia dum uarium scripsisti, o amice, Poema, / Vsque fui graphicis Anulus in digitis, / Et me in principio, medio finique locasti, / Par ego ni referam, nae male gratus ero* (v. 1-4).

une pratique humaniste courante, on ne trouve dans les recueils de Girard aucune pièce allographe – celles d’Aneau mises à part). Il reconnaît alors avec humour :

*Et si non deerunt qui dicant scabere mulos  
Mutuum, at potior scommate noster amor* (v. 9-10).

Et il ne manquera pas de gens pour penser que les mules se grattent mutuellement la tête, mais notre affection est plus forte que leurs railleries.

Le motif est emprunté à l’adage *Mutuum muli scabunt* d’Érasme, qui le commente en disant qu’on l’emploie « quand des personnes malhonnêtes et décriées s’admirent et se congratulent à tour de rôle »<sup>69</sup>. Nicolas Bourbon l’avait déjà employé pour évoquer sa relation avec Jean Salmon Macrin :

Macrin, si nous sommes des ânes  
En poésie, pourquoi ne pas, sans cesse,  
Nous caresser mutuellement ?  
Ainsi donc, je te caresse, caresse-moi !<sup>70</sup>

Aneau fait preuve du même second degré et affirme qu’il n’est pas dupe de ce qu’il y a d’exagéré dans ces témoignages ostentatoires d’admiration réciproque. Avec beaucoup d’humour, mais aussi une dérision qui contraste avec l’autosatisfaction permanente de Girard (que je pense assez réelle), il ajoute que, s’il a fourni ce liminaire qu’il intitule avec modestie *parergon*<sup>71</sup>, c’est parce qu’il y avait dans l’ouvrage une page vide « en trop » et que d’ailleurs, si son poème déplaisait à Girard, il pourrait l’ôter sans rien abîmer<sup>72</sup>. Mais les deux derniers vers de la pièce sont un témoignage d’amitié et de reconnaissance plus sérieux :

*Testor amicitiam tamen hoc in carmine nostrum  
Quam tu non uerbis, sed colis officiis* (v. 17-18).

Je témoigne néanmoins par ce poème de notre amitié  
Que tu cultives non par les mots, mais par les bons offices.

On retrouve ici la mention des services rendus par Girard à Aneau, et l’on regrette d’autant plus de ne pas parvenir à les déterminer. Après ce postliminaire, à la toute dernière page du recueil, se trouve un portrait de Girard sous lequel figure un poème de trois distiques opposant traditionnellement les tons sombres de la représentation figurée à la candeur de l’âme du sujet représenté<sup>73</sup>. Marie-Madeleine Fontaine estime que « les vers latins sont encore certainement d’Aneau », malheureusement sans préciser sur quels critères elle se fonde<sup>74</sup>.

<sup>69</sup> Érasme, adage 697 : *Vbi improbi atque illaudati se uicissim mirantur ac praedicant* (trad. éd. J.-Chr. Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2013). Allusion plus spécifique, ici, à l’adage 699 : *Fricantem refrica*, de même sens.

<sup>70</sup> Bourbon, *Nugarum libri octo*, Lyon, Gryphe, 1538, V, 51 : *Macrine, si ut muli sumus / Poetae, quor identidem / Nos non fricamus mutuo ? / Frico ergo, me refrica !* (trad. personnelle).

<sup>71</sup> En grec, « chose accessoire ».

<sup>72</sup> Girard, *Poemata*, B. Anuli ... *Parergon : Impulit id me etiam quod pagina multa supersit, / Linqere quam uaciam non bene sustinui. [...] Denique id adiunctum si displicet, esse parergon cerne ; quod ut tollas, non uiolabis opus.*

<sup>73</sup> *Id., Ibid. : Haec est effigies ad uisum haud uisam Girardi, / Corpus, non animum quo bene nosse queas. / Vestis nigra, nigris facies est pictura lituris, / Encausto nigra est barba, coma atqua caput. / Ast animum puro morum candore nitentem / Intus si uideas : candidius nihil est.*

<sup>74</sup> Édition d’*Alector*, II, p. 919.

Mais que ce dernier poème soit d'Aneau ou de Girard lui-même ne change rien aux échanges de témoignages d'amitié que nous avons pu observer. L'étude des « seuils » des œuvres, de leur paratexte, permet d'apprendre bien des choses sur les auteurs des ouvrages en question. Ici, il me semble qu'ils mettent en lumière le caractère relativement autocentré de Girard (les éloges d'Aneau sont souvent exprimés par rapport à lui-même), mais aussi de cerner la belle personnalité d'Aneau, qui met sa stature au profit de la stratégie publicitaire d'un confrère infiniment moins renommé, défend son œuvre, souligne ce qu'il lui doit et donne ainsi une belle leçon d'amitié.

*Stichostratia*, p. 70 (entre les centuries III et IV)



## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES PRIMAIRES

- ANEAU, B., *Picta poesis*, Lyon, Macé Bonhomme, 1552.  
— *Imagination poétique*, Lyon, Macé Bonhomme, 1552.  
— *Jurisprudentia a primo et diuino suo ortu ad nobilem Biturigum Academiam deducta*, Lyon, Au Sagittaire, 1554.  
— *Alector ou le Coq. Histoire fabuleuse*, Lyon, Fradin, 1560 (éd. mod. M.-M. Fontaine, Genève, Droz, 1996).  
GIRARD, J., *Noua nouem sororum Metamorphosis*, Lyon, Payen, 1550.  
— *Stichostratia*, Lyon, Macé Bonhomme, 1552.  
— *Poemata*, Lyon, Fradin, 1558.

### ÉTUDES

- FONTAINE, M.-M., « Barthélemy Aneau entre deux villes : fidélités à sa ville d'origine et responsabilités », *Bourges à la Renaissance, hommes de lettres, hommes de loi*, s.d. St. Geonget, Paris, Klinksieck, 2011, p. 437-470.  
— « Barthélemy Aneau et la *Juris Prudentia* », *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*, s.d. J. Dupèbe, F. Giacone, E. Naya, A.-P. Pouey-Mounou, Genève, Droz, 2008, p. 1001-1012.  
GENETTE, G., *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.  
LAIGNEAU-FONTAINE, S., « Le projet *Burgundia Humanistica* : l'exemple de Jean Girard d'Auxonne », à paraître dans les actes du Congrès international de l'International Association of Neo-Latin Studies (IANLS), Louvain, août 2022.  
MENINI, R., « La duchesse, le professeur et la faculté : Marguerite de France, Barthélemy Aneau et l'université de Bourges », à paraître dans les actes du colloque *Les Femmes dans les réseaux urbains de l'humanisme*, s.d. C. Trotot, N. Dufournaud, V. Giacomotto-Charra, Bordeaux, 29 juin-1<sup>er</sup> juillet 2022.  
NASSICHUK, J., « Vie et destin de l'inspiration poétique à Auxonne, ou la *Noua nouem sororum Metamorphosis* de Jean Girard (Lyon, 1550) », *Inqualifiables fureurs. Poétique des invocations inspirées aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, s.d. A.-P. Pouey-Mounou, Paris, Garnier, 2019, p. 149-170.  
PENGUILLY, Th., « Allégeances politique et stratégies polémiques dans les épîtres dédicatoires d'Alciat », *Pratiques latines de la dédicace. Permanence et mutations, de l'Antiquité à la Renaissance*, s.d. J.-Cl. Juhle, Paris, Garnier, 2014, p. 477-501.  
PERRENET, P., « Un professeur de droit dijonnais aux XVI<sup>e</sup> siècle : Jean Girard », *Société pour l'Histoire du Droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands*, t. 6, 1939, p. 195-202.  
RAJCHENBACH-TELLER, É., « Mais devant tous est le Lyon marchand ». *Construction littéraire d'un milieu éditorial et livres de poésie française à Lyon (1536-1561)*, Genève, Droz, 2016.